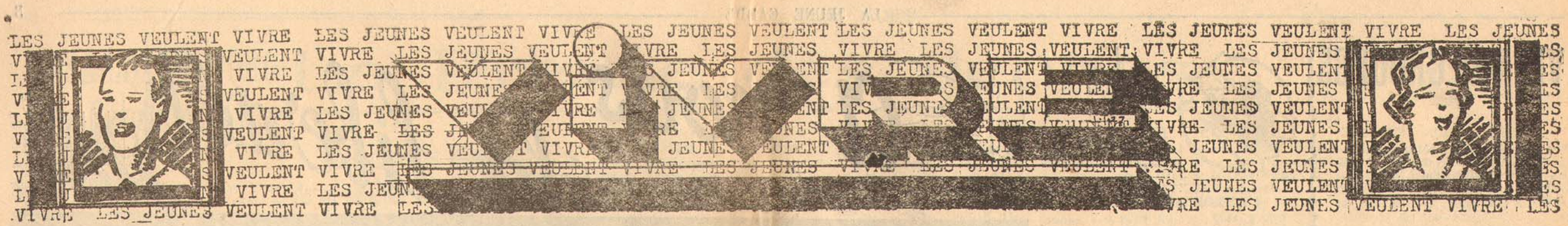


En tournant les pages

UN LIVRE SINCÈRE UN LIVRE VRAI

« Mexique, terre indienne »
par J. SOUSTELLE (1)

Un livre sincère, un livre vrai; c'est ainsi que notre ami le professeur Paul Rivet nous présente le bel ouvrage de Jacques Soustelle :

« Peu de pays, sauf la Russie, « ont été plus calomniés que le « Mexique », ajoute encore dans « sa préface le docteur Rivet. « La « responsabilité en revient aux « touristes, pressés, qui n'ont noté « que l'apparence des choses, et « n'ont pu deviner l'immense effort « d'un peuple pour devenir une « nation. »

Jacques Soustelle, élève et disciple de Paul Rivet, et aussi l'un de nos plus jeunes savants, a vécu deux ans (novembre 1932, septembre 1934) en terre mexicaine. C'est à la fois le savant et l'homme qui nous donnent leurs « impressions », « plutôt que leur réflexions », au cours de ces pages magnifiques, où nous trouvons le reflet de cet humanisme profond et vrai, vibrant témoignage de la science vivante au service de l'humanité, que Paul Rivet a su créer et développer parmi la jeune équipe qui l'entoure et le suit.

Soustelle est allé partager la vie difficile des silencieux Indiens du Mexique, des terres-froides aux terres-chaudes, du « haut pays dur et sans sourire » des Otomis à l'étouffante forêt des derniers Lacandons.

Il a vu et aimé l'Indien qui a commencé la lutte pour sa libération, qui « soulève peu à peu cette « pierre tombale qui l'écrase : le « fanatisme prêché par le clergé ».

Le clergé? Une invasion de moines chrétiens qui se sont « abattus sur la montagne » pour détruire et saccager, qui ont remplacé les primitives idoles des indigènes, naïves mais émouvantes, par d'horribles images de plâtre, et qui ne sont honorées que par « plus de « misère chez les misérables et « plus d'humilité chez les humbles ».

Suivons le voyageur, et sa femme, qui, là-bas aussi, partageait ses travaux.

Nous allons d'abord chez les Otomis.

Le pays est rude. Les explorateurs sont à cheval, le guide marche devant, *à pied*.

Soustelle nous conte la vie de ce petit peuple; il y a 250.000 à 300.000 Otomis au Mexique. Une piètre nourriture : toute l'année l'Indien ne mange que la galette de maïs (*tortillas*), avec les haricots bruns et le piment. D'abondantes notes folkloriques nous aident à comprendre et à aimer ces hommes d'une autre race et d'un autre climat, nos camarades.

⁂

— Des cimes neigeuses du Xinantécatl, Soustelle nous emmène en terres-chaudes, dans le vaste empire des Lacandons, aux confins du Guatémala.

Il y a là, « dans un énorme mor« ceau de continent, entre mille et « mille rivières... des plantes et « des bêtes à n'en plus finir », et *deux cents* Lacandons tout au plus, qui entretiennent les derniers vestiges de la civilisation Maya. Ces Mayas qui, « à une époque corres« pondant à notre haut Moyen-Age, « avaient trouvé pour l'année une « approximation plus exacte que « celle de notre calendrier Grégo« rien. »

Ces Lacandons, disséminés dans cette vaste forêt par « goupes de dix à treize au maximum », méritent que nous nous arrêtions quelques instants à considérer leurs conditions d'existence.

Agriculteur avant tout, et agriculteurs primitifs, ils mettent le feu à quelque coin de brousse « pour « débarraser le sol et le fertiliser « en même temps, grâce aux cen« dres ». — Sur cette terre, ainsi déblayée, ils cultivent leur maïs pendant trois ou quatre années, jusqu'à ce que la terre soit épuisée, — Alors, ils brûlent ailleurs; et recommencent.

« ...L'idée de propriété privée « telle que nous l'entendons, « n'existe pas chez ces Indiens. On « possède ce dont on se sert, et on « ne le possède guère que dans la « mesure où l'on s'en sert ». Le Lacandon qui se transporte ailleurs, oublie le carré de terre qu'il a « *possédé* », d'ailleurs repris aussitôt par la forêt. « Il n'y a pas de propriété permanente ».

⁂

Mais, Soustelle, dans sa très belle œuvre, consacre un important chapitre à la révolution qui s'accomplit là-bas, lente mais sûre.

Nous ignorons tout, ou presque, de ce qui se passe réellement au Mexique. D'autant plus que les reporters de notre grande presse qui enquêtent dans le Mexique « à Mexico », nous ont toujours représenté l'agitation de la petite république comme une révolution d'opérette conduite par quelque sergent brusquement devenu général.

S'il est vrai qu'on trouve toujours à Mexico un certain nombre de « braillards » pour aller, moyennant quelques sous, acclamer quelqu'un — il n'est pas moins vrai que des changements profonds se produisent dans la situation des masses indigènes, et qu'à l'heure actuelle, nous pouvons assister à un véritable mouvement d'« évolution révolutionnaire ».

Soustelle nous décrit ce qu'il a vu en 32-34. L'industrialisation du Mexique est en pleine progression. Le capital nord-américain, aidé par Calles, (qui alors dirigeait la politique du pays), a répandu des machines un peu partout.

C'est un type nouveau de société qui va naître. Cependant bon nombre de grands propriétaires d'« haciendas » continuent de traîter leurs « *péones* » comme leurs mules ».

Peu d'Otomis étaient *péones* pendant la révolution, et lorsque ceux-ci se révoltèrent, à la suite de Zapata, chef de la révolution du Sud, ils ne furent pas suivis par les Ottomis, paysans misérables mais *propriétaires* de pauvres terres.

Seule une politique agrariste sociale aurait pu les attirer, (malgré leur peur de la guerre civile), qui les aurait conduit vers un niveau de vie plus élevé auquel tous ces Indiens aspirent.

Ce fut là une très grave erreur de Zapata qui ne sut pas mettre dans son jeu la volonté ardente de ces hommes tendus vers une vie meilleure — de ces hommes qui « n'ont « que rarement entendu parler « d'une quelconque doctrine révo« lutionnaire, mais qui ont un sens « profond de l'injustice » — et qui sont prêts à accorder leur confiance à ceux qui les traitent « au« trement que par la moquerie ou « par de trop belles promesses. »

Et Soustelle nous conte avec émotion ce que fut le Congrès antifasciste réuni à Mexico au mois d'août 1934. Etudiants, ouvriers, instituteurs, paysans unis là-bas comme ici pour barrer la route au fascisme.

Soustelle rapporte cette simple péroraison d'un vieux paysan indien, qui, se tournant vers la salle disait :

« Nous venons vers vous... parce « que nous pensons que vous suivez un chemin droit, un chemin « sans détours... »

Un chemin sans *veredas* (détours), voilà ce que réclament les Indiens du Mexique. Ce qu'ils réclament « contre l'éternelle trinité « de leurs oppresseurs le clergé, le « grand propriétaire et le caci« que ».

Et Soustelle nous dit sa confiance dans les maîtres ruraux qui « fondent peu à peu un peuple nou« veau avec sept millions de pay« sans (métis et indiens) opprimés « et méprisés, » et sur qui nous comptons pour réaliser ce vœu que l'auteur place en conclusion de ce chapitre sur la révolution :

« Reconnaître aux Indiens des « droits culturels et linguisti« ques... pour qu'ils entrent de « plain-pied dans l'unité du Mexi« que, avec leurs particularités, « leur fierté... Car, c'est tous en« semble..., sans renier aucun d'en« tre-eux ni rien en eux-mêmes, « que *ceux d'en bas* sortiront de « leur humiliation et gagneront « leur place au soleil ».

⁂

Cela ne vous fait-il pas penser à notre problème colonial?

A. C.

(1) Grasset.

FIGURES INCONNUES

HENRIK IBSEN

Après avoir connu l'étroitesse d'une vie difficile, le norvégien Henrik Ibsen, né en 1828, parvient à conquérir la célébrité par ses drames et ses poèmes. Ses œuvres, la plupart épopées symboliques comportent une signification intense et riche.

La pensée d'Ibsen se rattache en partie au romantisme. Il épingle la liberté par opposition aux conventions bourgeoises de la société aux préjugés, aux règles dues à l'habitude et qui n'ont aucune valeur morale

Il présente en maître de troublants cas de conscience où l'individu doit se révolter contre la règle sociale et montrer la vraie morale dans le refus de se soumettre à la courante morale bourgeoise. Peut-être est-ce dans *Maison de Poupées* que ce conflit saisit le mieux, incarné dans les deux personnages principaux. Helmer, être banal par excellence, mage même des préjugés de la société, et paraissant pétri d'idées communes, règle dans son foyer pour les êtres qui l'entourent, une vie monotone identique à celle de poupées qui agiraient toujours selon le même mécanisme inconscient. Sa femme, Nora, qui nait à la réalité après un long ensevelissement dans cette accoutumance machinale, se révolte contre une telle vie car elle sent que son devoir consiste à s'échapper d'une semblable prison pour vivre avec plus d'ardeur et d'élan.

Mais ce besoin de liberté n'est pas chez les personnages d'Ibsen tels que Nora, un besoin d'anarchie déréglée. C'est pour assurer la grandeur de son individualité et non pour se corrompre et se dégrader, que Nora fuit son mari et ses enfants. Il lui faut acquérir et sentir en elle-même, le calme, la maîtrise de soi, la force d'âme, la constance et la certitude des sentiments. Rien de commun donc, avec la vile recherche de jouissance basse et immédiate.

Ce que Nora veut acquérir? Sa véritable individualité.

Et, au delà de *Maison de Poupée*, les conclusions d'Ibsen sont toutes optimistes. Il voit naître bientôt une humanité glorieuse, *le troisième royaume*. Le premier, celui des conquérants fut un servage qui a laissé dans les cœurs des individus l'habitude dégradante de l'obéissance. Le second est celui des apôtres qui oublièrent que le profit de l'individu doit venir de lui-même et non d'une action extérieure. C'est le royaume spirituel décrit par Ibsen dans *Brand*. Ce héros, est le nouveau pasteur d'un pauvre village de pêcheurs norvégiens. Les habitants mènent une vie triste et pauvre en proie à la faim, à l'avarice, à la jalousie. Leur doyen ne cherche qu'à entretenir chez eux les habitudes et les croyances qui assurent la continuité du travail et des peines. Brand est l'apôtre, qui veut faire de tous des hommes fiers, courageux et purs. Il y gagne l'amour d'une femme, Agnès, mais il y sacrifie la vie de sa mère et plus tard celle de son propre fils. Enfin et c'est sa suprême tentative de révolution morale, et son échec il veut arracher les hommes à leurs croyances mesquines et étroites, à leur église, pour les entraîner vers le culte de vérité morales éternelles, l'*ascension vers les cimes* selon Ibsen. La foule suit Brand d'abord, puis redescend en hâte vers des bancs de poissons, repris par des besoin matériels. Resté seul, Brand est enseveli sous une avalanche, signe de la mort de l'Apôtre, sous le nivellement fatal de la masse.

La grandeur du troisième royaume unit d'un côté l'ardeur et la joie de l'individu au sacrifice et à la souffrance d'un autre côté. C'est l'image de Nora, toute ardente et heureuse de découvrir la vie réelle et noble d'une individualité libre, sacrifiant d'autre part son foyer et souffrant de l'abandon de ses enfants.

Du complexe de ses forces naîtra selon Ibsen, le bonheur. A vrai dire ce bonheur n'est sans doute que le simple contentement d'une âme harmonieuse et virile qui sait trouver la félicité même dans la misère et l'infortune. Telle sera sans doute la destinée de Nora.

force de sa jeunesse, l'homme qui rencontre chaque jour l'obstacle, mais qui trouve le courage de ne pas s'y arrêter, pour voir et aller plus loin, tout en haut de la côte qu'il doit gravir pour « vivre ».

Michel-Ange, dont la vie fut toute une tragédie, un calvaire, qui fut l'esclave de son génie indomptable, celui dont la victoire fut celle de l'artiste, mais qui ne connut que la défaite de l'homme, a pénétré la pierre de toute la force de l'idéal. Incapable de volonté, rongé par sa faiblesse, il a pourtant tracé la destinée de l'être éternel et a dû supporter avec résignation de ne pouvoir y accéder lui-même.

Il a, pour l'humanité, éclairé la route des hautes cimes et n'a pu y trouver le souffle vivifiant que réclamait son âme.

Ainsi y a-t-il plus belle image de notre jeunesse héroïque que ce David du musée de Florence ? Y a-t-il appel plus puissant à la volonté humaine, à la recherche du beau et du vrai ? Il existe, sachons-le, d'aussi beau, d'aussi noble visage dans la foule que nous composons. Au souffle de vie, des yeux peuvent s'animer, s'éclairer, et des masques figés de lassitude peuvent se transformer et refléter le bouillonnement qui agite les jeunes cerveaux.

Mais le David inquiet allant à la conquête d'un monde ne peut plus être l'image de l'homme renaissant pour lui seul. Il est pour nous la vision d'une jeunesse portée vers des destinées triomphales qui sont conditionnées maintenant non pas par la naissance des héros individualistes, mais par l'éclosion d'une force anonyme, fruit du courage et de la volonté de tous de penser et de vivre, par avance, les luttes qui nous conduiront à la réalisation d'une société nouvelle dans laquelle de l'héroïsme naîtra la liberté et l'égalité.

Images de la vie

RENAISSANCE

Il est des visages de pierre qui contiennent plus de vie que d'autres, dont l'expression se dessine dans la matière animale vivante.

Fixons notre regard sur le David, de Michel-Ange, sorti du bloc de marbre sous le tranchant ciseau et les chocs du marteau du génie sculpteur. Certes, les traits de ce visage sont restés fixés tels que l'artiste les avait tracés dans la matière inerte.

Mais depuis ce jour de l'année 1504 — où les Florentins, en présence du colosse de marbre, offusqués de sa superbe nudité, manifestèrent leurs sentiments pudibonds et leur incapacité de s'élever aux cîmes de l'art — depuis ce jour, combien d'humains se sont arrêtés devant lui et ont vu s'animer cette image de la vie ?

Que nos yeux suivent les ondulations de sa chevelure harmonieuse qui couvre un front large d'intelligence, plissé par la pensée, chargé d'inquiétude; chassés par cette dureté, qu'ils recherchent en se déplaçant plus de calme et de douceurs, ils rencontrent alors une bouche sensuelle, pure et régulière; puis, remontant au centre de l'expression, glissant le long d'un nez puissant et fier, qu'ils s'accrochent aux sourcils touffus; ils ne pourront alors se détacher du regard qui surgit d'orbites profonds !

La vie commence, qui ne faisait que s'esquisser dans les traits du David triomphant. Non pas la vie nonchalante, vulgaire, sœur de la mort ! Mais la vie, riche de promesses, tumultueuse, cruelle et belle, la vie qui est un combat. De la pierre jaillit l'étincelle et l'immobilité change de pôle et imprègne notre regard. Tour à tour, ces grands yeux taillés dans le marbre prennent une expression de clarté ou de profondeur, de dureté ou de douceur; ils deviennent une affirmation, puis une interrogation; ils visent un but précis et proche ou s'élancent vers le lointain infini.

Et ce n'est plus une sculpture qui se trouve devant nous. Ce sont les rêves, les soucis, la volonté, les hésitations, la soif de domination et de connaissance qui pétrissent l'homme dans toute la force de sa jeunesse, l'homme qui rencontre chaque jour l'obstacle, mais qui trouve le courage de ne pas s'y arrêter, pour voir et aller plus loin, tout en haut de la côte qu'il doit gravir pour « vivre ».

Michel-Ange, dont la vie fut toute une tragédie, un calvaire, qui fut l'esclave de son génie indomptable, celui dont la victoire fut celle de l'artiste, mais qui ne connut que la défaite de l'homme, a pénétré la pierre de toute la force de l'idéal. Incapable de volonté, rongé par sa faiblesse, il a pourtant tracé la destinée de l'être éternel et a dû supporter avec résignation de ne pouvoir y accéder lui-même.

Il a, pour l'humanité, éclairé la route des hautes cimes et n'a pu y trouver le souffle vivifiant que réclamait son âme.

Ainsi y a-t-il plus belle image de notre jeunesse héroïque que ce David du musée de Florence ? Y a-t-il appel plus puissant à la volonté humaine, à la recherche du beau et du vrai ? Il existe, sachons-le, d'aussi beau, d'aussi noble visage dans la foule que nous composons. Au souffle de vie, des yeux peuvent s'animer, s'éclairer, et des masques figés de lassitude peuvent se transformer et refléter le bouillonnement qui agite les jeunes cerveaux.

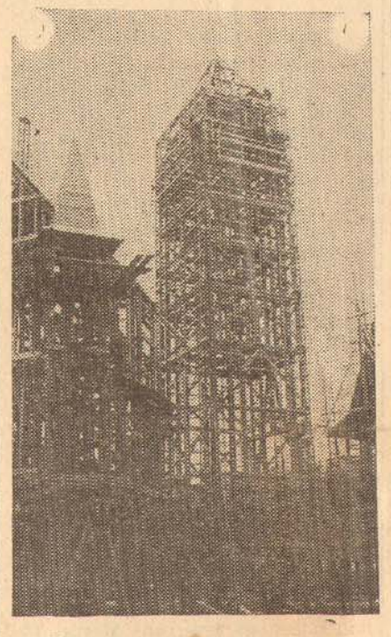
Mais le David inquiet allant à la conquête d'un monde ne peut plus être l'image de l'homme renaissant pour lui seul. Il est pour nous la vision d'une jeunesse portée vers des destinées triomphales qui sont conditionnées maintenant non pas par la naissance des héros individualistes, mais par l'éclosion d'une force anonyme, fruit du courage et de la volonté de tous de penser et de vivre, par avance, les luttes qui nous conduiront à la réalisation d'une société nouvelle dans laquelle de l'héroïsme naîtra la liberté et l'égalité.

Les Jeunes et l'Exposition de 1937

S'IL FAUT CASSER LES VITRES...

Pour une belle exposition ce doit être une belle exposition.

Cependant nous sommes au début de mars, elle doit ouvrir le 1er mai et seuls les ouvriers semblent jusqu'à présent avoir entendu les appels du Président du Conseil.



Elle sera prête au mois de Mai

J'avais toujours entendu dire beaucoup de mal de ce qu'on appelle la bureaucratie et même de celle de la future exposition, mais je ne croyais pas être amené à en penser jamais autant de mal.

Parlons de ce que nous connaissons et qui nous intéresse plus directement

La place de la Jeunesse à cette exposition. On nous dit d'ailleurs que les autres sections sont encore plus mal partagées. Ce qui ne doit pas être peu dire, alors!

⁂

Est-il besoin de rappeler que la Jeunesse devrait avoir une place de choix dans cette exposition.

Le Conseil Municipal de Paris lui-même (mais, oui!) ne s'y était pas trompé lorsqu'en décembre 1934, il envisageait la nécessité de monter à côté de l'exposition des arts et technique une grande exposition municipale de la Jeunesse.

Mieux vaut vous avouer nos soupçons — ou tout au moins relever une curieuse coïncidence : c'est qu'en ce temps là le Conseil Municipal n'avait pas encore envahi les postes de l'exposition, où il dépense l'argent de l'Etat.

Depuis, ce beau zèle s'est calmé.

Cela signifie-t-il que le Conseil Municipal, et M. Labbé qui déclarait en 1934 que cette exposition devait tout faire pour la Jeunesse, ont obtenu satisfaction et que la plus large place est faite aux jeunes à l'intérieur même de l'exposition?

Ce serait beaucoup dire!

Seulement la classe 8E (Jeunesse) est présidée par M. Boulard, conseiller municipal du 15e arrondissement. (Nous ne dirons pas qu'il est réactionnaire, car ce n'est pas ici une question politique qui se pose).

Les différents « responsables » de la classe sont très satisfaits d'eux-mêmes. Ils sont à croquer : nous le ferons (sans jeu de mots) sans prononcer de nom. Où ils en sont, ils seraient capable d'être heureux de cette publicité.

Il y a le jeune homme dévoué, président (ou secrétaire) d'une grande organisation à la mode de Genève, (c'est-à-dire une cousine à la mode de Bretagne des organisations de Jeunesse). Il préside, présidaille, présidouille :

— Mais oui, chaque organisation aura un stand.

Tout petit, naturellement. Quelle grandeur? Oh je ne sais pas. Les architectes mêmes ne pourraient rien dire. Pensez donc les murs ne sont pas plus hauts que cela (sic).

D'un geste de la main, il mesure 50 centimètres depuis le sol. Et l'on sait bien qu'il exagère encore comme ces dames qui ne veulent pas se faire de peine, entre-elles :

— Son petit garçon est charmant, il est petit comme cela.

⁂

Il y a aussi le jeune homme affairé et important qui - connait - des - secrets - car - il - occupe - un - bureau - de - la - rue - Saint-Didier :

— Moi je ne vais guère au bureau... Mieux à faire... coupez-pas les cheveux en quatre... 4 millions de subventions et maintenant 5 millions... Ce qu'on en fera?... Verrez bien, mon ami, verrez bien...

Très adjudant Fric.

Seulement le fric, mieux vaudrait le dépenser intelligemment.

Je dis : intelligemment.

C'est beaucoup demander peut-être?

En attendant, cinq millions dorment quelque part.

Il y a des gens qui l'ont osé pourtant.

La secrétaire d'une des plus importantes organisations de Jeunesse me disait :

— On n'aboutissait à rien. Il fallait faire quelque chose.

Si bien que j'en suis arrivé à engager de l'argent, sans même pouvoir être sûr que nous le retrouverons...

Veut-on que nous fassions une exposition à fonds perdus?

Ou que nous mettions des troncs dans la Maison de la Jeunesse :

— Pour les œuvres de Jeunesse...

Et même on en arrive à souhaiter qu'ils dorment vraiment.

Il reste peut-être alors un espoir de les réveiller un jour pour les utiliser.

De son côté le gouvernement a fait ce qu'il a pu.

Léo Lagrange n'a pas hésité à payer une auberge de Jeunesse d'une subvention affecté à son ministère. Mais — il me pardonnera de le dire — il a fallu toute sa souriante (et ferme) autorité, pour obtenir, sinon des architectes de son choix (il ne faut pas trop demander) du moins quelques décorateurs jeunes, choisis par les jeunes et leur camarade ministre.

Et je ne suis pas sûr que Lagrange n'ait pas dû quitter un instant son sourire pour l'obtenir!

⁂

C'est curieux : mais il y a des jeunes que ce désordre, cette pagaille de la bureaucratie exaspèrent.

Et s'il faut casser des vitres pour construire quelque chose, on cassera des vitres.

Avis aux intéressés.

Depuis quelques jours fonctionne un Comité de Coordination des Jeunesses, tant politiques que culturelles ou sportives.

L'exposition est au premier rang de ses préoccupations.

⁂

Qué voulez-vous?

Nous avons entendu, nous, comme les ouvriers, l'appel du Président du Conseil!

Et d'importants projets seront prêts dès cette semaine.

Nous obtiendrons de n'être pas renvoyés de commission en commission.

En passant par-dessus les commissions, s'il le faut.

Mais il ne le faudra pas, n'est-ce pas?

André ULLMANN.

Le Gérant : Lucien WEITZ

Imp. La Renaissance, Paris. Tél. Nord 72-38.